

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois.

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance.	

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.	



L'ETE

... SOMMAIRE ...

Ma Sainte [poésie]	B. DE FLANDRES	Amour d'Infirmes	MARTE DUCLOS DE MERU
Intermède "	CATULLE MENDES	Le Coin de Fanchette	FRANÇOISE
La Fête-Dieu	FRANÇOISE	Propos d'Etiquette	LADY ETIQUETTE
Le Grisou	JEAN DE CANADA	Pages des Enfants	TANTE NINETTE
Lettre d'Ottawa	YVETTE FRONDEUSE	Bei ceuse [poésie]	AUGUSTE DE CHATELON
Un mot de Parkman en langue française	EUDORE EVANTUREL	Causerie	M. A. de LAUZON
M. Pamphile Lemay	ALFRED CLOUTIER	Au-dessus de l'Abime [feuilleton]	TH. BENTZON
		Recettes faciles, conseils utiles, etc., etc.	



LA DERNIERE OCCASION AUX PRIX ACTUELS !

C'est probablement la dernière chance d'acheter des lots à bâtir au Plateau de Westmount, aux bas prix actuels. Ne manquez pas cette occasion, allez dès cette après-midi ou demain choisir dans la plus CHARMANTE BANLIEUE de la ville. Qu'appellez-vous un HOME IDEAL? N'est-ce pas une maison qui vous appartient dans une jolie localité, hygiénique et attrayante? N'est-ce pas une propriété où les enfants peuvent grandir forts et vigoureux, en dehors de tout voisinage contaminé? Un endroit où vous puissiez vous rendre promptement et facilement à toute heure après vos heures d'affaires? Où trouver cet endroit? Le PLATEAU WESTMOUNT, à l'ouest de Westmount. Il joint aux avantages de la ville tous les agréments de la campagne. L'AIR PUR, L'EAU PURE, VOISINAGES PROPRES ET HYGIENIQUES, LE MEILLEUR GENRE DE MAISONS ET LA CLASSE LA PLUS DESIRABLE DE CITOYENS. LES TRAMWAYS TRAVERSENT LA PROPRIETE SUR LA RUE SHERBROOKE ET L'AVENUE PLATEAU.

Profitez de la présente occasion, que ce soit pour vous y bâtir une maison ou pour des fins de spéculation. Depuis que nous avons annoncé les avantages du Plateau Westmount, nous avons reçu l'approbation des meilleurs experts en immeubles. C'est votre dernière chance d'acheter des terrains sur des belles rues telles que Sherbrooke, Avenue Western, chemin de la Côte St-Antoine, Church, Plateau, avenues Old Orchard et Highland, à \$375 et plus payable 10 p. c. comptant et \$5 par mois, ou plus, moins 10 p. c., d'escompte pour du comptant.

ARGENT PRETE POUR CONSTRUIRE

GEO. MARCIL & CIE, AGENTS D'IMMEUBLES ET COURTIER DE PLACEMENTS BUREAU PRINCIPAL : 180 RUE ST-JACQUES

Bureaux succursales, sur la propriété, ouverts tous les après-midi, angle de l'Av. du Plateau, rue St-Jacques-Ouest. (Chemin du haut de Lachine), angle Sherbrooke et Ave. du Plateau. A cinq minutes de marche à l'ouest de l'avenue Victoria. Succursale à Saint-Henri, 3671 rue Notre-Dame, ouverte de 9 a. m., à 9 p. m. Bureau du soir : 282 Ave. Duluth: 562 rue Sherbrooke-Est.

H. J. Dietsche

Coiffeur pour dames et Perruquier artistique
SPECIALITE: ONDULATIONS MARCEL
2429, STE CATHERINE Ouest
(Entre les rues Stanley et Drummond)
MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste
EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628
Spécialité : Ordonnances de médecins.

Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez
ED. LAFOND
Le fleuriste des théâtres
1607 rue Sainte-Catherine
Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie. Demandez un échantillon. **TÉL BELL MAIN 210**

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

- LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88
- LETRE DU P. DIDON à un ami, 1 vol. in-12..... 0.88
- L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol. in-12. 0.88
- INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12... 0.88
- LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine, Carême de 1892, par le P. Didon, 1 vol. in-12... 0.88
- EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone), 1 vol. in-12, illustré 0.88
- HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in 1-2 0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

LA GRIPPE

dont les complications sont si redoutables, est infailliblement PREVENUE ou GUERIE par l'usage des

CAPSULES CRESOBENE

Ce remède ANTISEPTIQUE met les voies respiratoires à l'abri de toute infection, décongestionne les organes et communique aux tissus une force de résistance extraordinaire,

BIEN PORTANTS :
Pour vous préserver

MALADES :
Pour vous guérir

PRENEZ VITE DES
CAPSULES CRESOBENE

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la poste, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

Regrets superflus

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE.

En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général :

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ème samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL. MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an - - -	Quinze francs
SIX MOIS	1.00	Six mois - - -	7 frs	
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

Ma Sainte

(Ecrit spécialement pour le coin de Fanchette)

*Autrefois au moment de ces vagues tristesses,
Qui souvent s'abattaient sur mon trop faible cœur,
Je m'en allais vers toi, je contais mes faiblesses
Et tu trouvais des mots qui me rendaient meilleur.*

*Mon âme flamboyait et je disais : "qu'importe"
A l'amère souffrance, et j'acclamais l'effort.
Je connaissais alors le chemin de ta porte
Et j'allais jusqu'à toi pour devenir plus fort.*

*Maintenant c'est fini, trop longue est la distance;
Qui depuis si longtemps me sépare de toi,
Je demeure tout seul pour souffrir ma souffrance,
Je suis très faible hélas, je ne crois plus en moi.*

*Mais comme on fait aux Saints, vers qui vont nos prières,
Je l'invoque toujours au moment des combats,
Mon cœur retrouve alors ses forces coutumières
Et, Chère, c'est par toi que je ne tombe pas.*

B. de FLANDRE.

Intermède

*C'était entre les deux allées.
L'une de houx, l'autre d'ormeaux :
Je l'attendais sous les rameaux
Tout pleins de querelles ailées.*

*Pour charmer l'attente craintive
Je m'étais avisé d'un jeu :
Je croirai qu'elle m'aime un peu,
Si le long des houx elle arrive.*

*Mais, si toute rose d'aurore,
Comme la nue où le jour naît,
Sous les ormeaux elle venait,
Oh ! ce serait qu'elle m'adore !*

*Aucun sort ne vaudrait le nôtre,
S'adorer c'est être divin...
—Hélas ! mignonne, tu ne vins
Ni par un chemin ni par l'autre.*

CATULLE MENDES.

La Fête-Dieu

La procession de la Fête-Dieu à la ville peut être pompeuse et grandiose, mais elle ne vaut pas la solennité, le recueillement surtout, que revêtent, à la campagne, ces pieuses démonstrations.

Chaque année, j'y songe avec un regret nouveau, et mon souvenir va, fouillant le passé, pour y retrouver la trace des impressions que j'en recevais alors.

Comme ils étaient touchants et beaux ces défilés, le long de la mer! comme elles retentissaient étrangement imposantes les strophes des hymnes latines, auxquelles venaient répondre le chant plaintif et doux de la vague expirant sur les galets de la grève.

Pas de reposoirs superbes, de décorations luxueuses. La nature seule faisait tous les frais; la veille de la Fête-Dieu, les garçonnets du village allaient dans les bois et rapportaient la mousse et le feuillage que la forêt et les rochers, — qui n'en étaient pas avares pouvaient leur livrer.

On en élevait des autels, on en recouvrait des arcs de fête, et ces autels étaient vraiment de ceux où l'on prie, ces arcs, vraiment le triomphe de la foi et de la piété sincères.

Pour tous drapeaux et banderoles les femmes prêtaient leurs écharpes et leur ceinture de ruban, et jamais le bon Dieu ne fut mieux fêté, au milieu de ces naïfs apprêts, par des cœurs plus aimants.



Une année, dans mon petit village, la Fête-Dieu fut marquée par un événement extraordinaire.

On parlait d'élever deux reposoirs sur le parcours de la procession.

Deux reposoirs! jamais encore cela ne s'était vu!

Voici ce qui avait donné lieu à ce déploiement inusité.

Le privilège et l'honneur d'avoir le reposoir érigé en face de sa maison,

revenait à Jean Niquet, qui n'entendait céder son tour à personne. Il était, d'ailleurs, admirablement secondé dans l'exercice de son droit par Madame Niquet, armée de toutes pièces, pour disputer à quiconque le voulait oser, la justice de ses prétentions.

Une rivale redoutable, cependant, se présentait, pour briguer le même honneur; ce n'était, ni plus ni moins, que la maîtresse d'école, personnalité importante du village, et, avec laquelle on devait compter.

La dite demoiselle, dont la toilette exotique avait, je le confesse, causé mainte distraction au saint lieu, voulant faire valoir, sur un théâtre plus grand, l'élégance et l'artistisme de ses goûts, insistait fortement, auprès des autorités, pour que le reposoir s'érigât sur le perron de son école.

Bref, personne ne voulant renoncer à son désir, le curé crut rendre tout le monde heureux en permettant deux reposoirs.

La paroisse se scinda du coup. Une partie épousa la cause de la maîtresse d'école; l'autre, la plus nombreuse, — je ne sais plus au juste pourquoi, — se rangea du côté de Jean Niquet et jura que son reposoir serait le plus beau.

Malheureusement, pour cette dernière faction, la maîtresse d'école comptait de hautes et puissantes protections. D'abord, il y avait à sa dévotion, — c'est le cas de le dire — le bedeau, puis, le marguillier en charge, pour qui elle avait déjà écrit quelques lettres, et, "the last but not the least", le maître chantre, qui disait à bouche que veux-tu qu'il ne chanterait pas une note devant le reposoir de Jean Niquet.

Le bedeau mit traîtreusement au service de la maîtresse d'école tout ce que les armoires de la sacristie pouvaient contenir, en fait de fleurs artificielles, de dentelles en faux or et d'ornements divers.

Sibien qu'il y avait debout dans ce reposoir, depuis l'étoile de la crèche, jusqu'aux bergers eux-mêmes.

Mais si les sympathies en faveur de Jean Niquet ne pouvaient trouver leur expression en un luxe de décors, elles n'en étaient pas moins effectives.

On travailla tant et si bien, un goût si sûr dirigea tous ces bras, qu'on réussit à faire de ce dernier reposoir, le plus délicieux berceau de verdure qu'on put rêver.

Pas de pompons multicolores, ni de faux clinquants; rien qu'un esthétique enlacement de branches de sapin, dont l'odeur aromatique et résineuse grisait l'air. Et, sur ce fond d'un vert sombre, des fleurs neigeuses et roses, — des vraies, — se dessinaient délicatement en relief.

C'était tout, mais cela était si gentil, si frais, si agréable à l'œil, qu'à le regarder, on ne voulait plus voir autre chose.

On avait, de plus, risqué une innovation hardie en fait de luminaire.

Tous les chandeliers et les candélabres disponibles de l'église étant, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, à la disposition de la maîtresse d'école, il ne restait à Jean Niquet que le parti de fourrer les cierges dans des goulots de bouteilles, si le cerveau de la mère Jean n'eût été visité par une idée lumineuse.

Ce fut de faire tenir les cierges par une douzaine de petites filles habillées en blanc, et entourant l'autel comme autant d'anges.

Ai-je besoin de l'ajouter? le succès fut inouï, épatant.

La maîtresse d'école fut on ne peut plus humiliée de son échec, le bedeau et le marguillier complètement démoralisés, et, si le maître chantre demeura bouche close devant le reposoir de Jean Niquet, c'est que la rage et le désappointement paralysèrent son gosier.

Les "anges" payèrent durement, le lendemain à l'école, paraît-il, la gloire de leur nimbe et de leurs blanches ailes, mais la victoire toute entière resta à la mère Niquet.

Mon Dieu, que ce temps est déjà loin!

Petit à petit, ces souvenirs s'enfon-

cent dans la brume des années ; l'oubli, cependant, ne se fait jamais entièrement sur eux. Pas plus que ne cessent de flotter autour de moi, le parfum des grands pins et les voix aimées de la mer...

FRANÇOISE.

LE GRISOU

Ainsi que la fourmi qui va et vient dans le noir de son trou, le mineur peine âprement dans l'obscur de la houillère. Sans trêve le pic de ce travailleur opiniâtre et résolu arrache obstinément au sol les trésors de lumière et de chaleur qu'il recèle dans les ténèbres de ses cavités les plus secrètes. C'est donc la pioche de ce pauvre diable qui fait, dans une grande proportion, le confort et la prospérité du monde. Mais souvent, la nature lui fait acheter cher, trop cher, les richesses et les forces qu'il ose lui ravir parcelle par parcelle: elle semble s'en venger en lançant contre lui la maudite mitraille du grisou qui le foudroie d'une façon épouvantable!...

◆◆◆

La Science, l'Art et les Lettres sont aussi de vastes houillères où vivent, travaillent, pensent et souffrent tous les vrais mineurs de l'Idée et de l'Idéal, afin d'extraire de ces houillères de quoi éclairer et réchauffer l'humanité. En effet, ce sont les patients laborieux de leur cœur et de leur cerveau qui créent ces œuvres brillantes et brûlantes que l'on honore et qui transforment de mieux en mieux la condition des hommes. Oui, grâce à ces chercheurs et à ces exprimeurs de pensées pleines de lumière et de chaleur, l'univers marche à grands pas vers la civilisation la plus idéale.

Les mines de la Pensée et du Rêve ont aussi leurs catastrophes. Hélas! que de superbes génies ont été à jamais anéantis par l'exécrable grisou... de la Folie!... Heureux, oh! mille fois heureux, le penseur ou l'artiste à qui le Destin permet de s'écrier constamment:

“Mon unique sagesse est de me savoir fou!” JEAN DE CANADA.

LETTRE D'OTTAWA 2

Ottawa, 6 juin 1906.

Ma chère Directrice,

S'il avait fallu en croire ces messieurs, le jour de l'ouverture, la session allait être expédiée en quelques jours à peine et le doux mois devait les voir se disperser promptement vers les bosquets d'églantine et de lilas de leurs circonscriptions électorales respectives.

Eh bien, il n'en est rien! les progrès de députés n'ont à peu près la fixité de ceux qu'on nous attribue quelquefois; tout ce beau zèle est tombé à l'eau; et, n'eût été le retard excessif de la saison estivale, messieurs nos maîtres seraient déjà à griller depuis longtemps sous les rayons des ardeurs subterraineennes auxquels ils sont infailliblement destinés dans un avenir rapproché.

Si encore ils avaient fait quelque chose qui en vaille la peine. Mais non, je vous l'assure, ma chère amie! De temps en temps, je vais risquer un œil à la galerie de l'orateur pour voir comment cela va. Eh bien, ça ne va pas. Toujours, je retrouve le discours au même discours, une ombre d'orateur exhalant la même ombre de harangue. Instinctivement, il me prend des envies de réveiller tous ces endormis, de faire un beau petit chahut comme nos sœurs d'Angleterre s'en sont permis un sous les lambris de Westminster afin de me faire expulser, par la force militaire, tout comme une congrégation française.

Ils poussent les choses un peu loin en Russie, mais l'éclatement d'une petite bombe dans notre Douma n'aurait peut-être pas un très mauvais effet.

Cette tournure languissante qu'ont pris les travaux a complètement dévasté la Capitale et coupé court aux plaisirs qu'ont se promettait. La perspective d'une brève session avait induit un grand nombre de députés à amener avec eux leurs femmes désireuses de grignoter leur juste part de

l'indemnité que leurs seigneurs et maîtres se sont votée. Beaucoup de parties étaient projetées; on devait s'amuser ferme et tout à coup, sur un ordre venu de l'éminence grise du parti conservateur, il a fallu serrer les violons, mettre une sourdine aux flouffous, se couvrir de cendres, revêtir le cilice au lieu des dentelles, endosser la bure au lieu des étoffes soyeuses, et dépister les scandales.

Si encore ils étaient drôles, les scandales de M. Foster, si c'étaient de ces bons petits scandales, pimantés, enjolivés, dont on se délecte en petit comité, qu'on se passe sous le manteau. Mais non, ils n'ont même pas ce mérite. De plates et vulgaires histoires d'épicerie et de croquant, de la mauvaise cuisine de fonctionnaires, du ragoût malodorant de “grafter” et de “boodler”, quels jolis termes!

Étonnez-vous, après cela, qu'Ottawa soit plus triste que jamais, que le plus petit potin ne vienne pas même onduler le lac sans ride de son implacable monotonie.

Tout mouvement mondain est suspendu; la vice-royauté promène son ennui dans Ontario. Rideau-Hall est vide, et on dirait que l'élément féminin a pris tout entier son vol; sauf quelques captives, quelques hirondelles qui ont, comme moi, le fil à la patte.

Et, comme s'il fallait encore alourdir le manteau de plomb qui pèse sur nos épaules, voici que nos législateurs travaillent à rendre plus sévères les lois qui régissent l'observation du dimanche. Mais de quoi se mêlent-ils donc ces messieurs? Cette fois-ci, je me révolte. Qui s'est plaint de notre frivolité, d'où vient ce beau zèle? Est-ce pour nous faire expier leurs vilains péchés que nos députés veulent nous imposer leur pénitence? Qui leur a donné ce beau goût de renoncement et de mortification? Mystère! en tout cas ce n'est pas de la

conviction. Quand on a vu ces messieurs de près, il ne reste pas grande illusion sur la solidité de leurs principes. Les murs du Parlement ne peuvent heureusement pas parler, car il y a dans l'édifice certains pans de murailles dont les révélations nous édifieraient curieusement sur la galanterie de nos "Sabattistes". Eh non, le diable devenu vieux s'est fait ermite: l'histoire se répète.

Ces grands législateurs qui jouent ainsi avec le feu mériteraient bien d'être pris à leur petit incendie. Il ne serait pas mauvais que la loi passât pour leur faire savourer un peu de leur médecine. Mais le Sénat est là, pour réprimer les accès trop vertueux de la chambre basse. Toujours jeunes, les vieux, entonnent aujourd'hui même la cantate d'hyménée en l'honneur de leur collègue hibernien dont je vous ai raconté l'autre jour l'épopée matrimoniale.

Le Sénat s'il aime bien à s'amuser le dimanche, ne badine cependant pas ni avec l'amour, ni avec le mariage. Nos pères conscrits, vous le savez, sont les gardiens de cette vénérable institution dont on dit beaucoup de mal, mais dont on pense, au moins une fois dans sa vie, énormément de bien. Ils ont été, cette session d'une rigueur désespérante en matière de divorce. Vous n'ignorez, sans doute, qu'ils ont rejeté la demande de cet amiral infortuné qui avait eu le tort de passer un petit papier avec sa conjointe pour assourdir les fracas de la rupture. Ces pattes de mouche ont été fatales et le comité a refusé de dénouer la chaîne. D'ailleurs, comme Sinbad le marin, il n'avait pas été capable de démontrer au comité d'une façon qui satisfît ces vieux connaisseurs, que son désastre avait été complet, il peut conserver comme réconfort le fameux doute dont les assises sénatoriales ont laissé aux conjoints le bénéfice peu enviable.

Il s'est fait aussi, à ce sujet, sur le divorce et la facilité subséquente de convoler à son gré, des réflexions saines mais rigoureuses, que je n'ai ni le temps, ni l'indiscrétion, de vous énoncer ici.

Un sénateur a même émis cette doctrine, — curieuse, n'est-ce pas? — que le mariage, dans la vie "n'est pas une nécessité!"

Il est vrai que ce sénateur est une de nos gloires médicales, il n'y a rien comme ces docteurs pour trancher dans le vif.

YVETTE FRONDEUSE.

LA POMPADOUR ET LES ROSIERS

Le mois de mai, c'est le mois des fleurs — et des rosiers!

Durant tout le mois prochain on couronnera de gentes rosiers. ...Des fêtes auront lieu, pour ces solennités, dans les environs de Paris.

Sait-on à qui l'on doit la mode des couronnements de rosiers?

A Madame de Pompadour, à la célèbre favorite qui employa tous ses efforts à marier les jeunes filles pauvres mais honnêtes.

C'est ce qui semble résulter du moins d'une notice lue au Congrès des Sociétés savantes par M. Venelin.

La favorite maria et dota une quinzaine de villageoises appartenant aux paroisses dont elle était la dame féodale. Dès lors la chose passa dans les mœurs.

Un mot de Parkman en langue française

Je possède encore plusieurs lettres inédites de Francis Parkman, datées, quelques-unes de Boston, d'autres de Jamaica Plains, où le célèbre historien passait d'ordinaire les mois d'été.

Mais au nombre de ces lettres toutes personnelles, il en était une à laquelle je tenais beaucoup, que j'avais longtemps cherchée et que je croyais à jamais perdue.

J'ai eu la bonne fortune de la retrouver hier soir, sous un volume de Musset, dans un tiroir que j'ouvre bien rarement, et j'ai pensé qu'étant écrite en langue française, et de la

main d'un homme dont la réputation littéraire grandit de jour en jour, elle pourrait peut-être intéresser les lecteurs du "Journal de Françoise".

Ce n'est qu'un mot, il est vrai; mais ce mot, que je ne relis jamais sans émotion, ma valu le plaisir de vivre pendant plusieurs années dans l'intimité de M. Parkman, dont je fus longtemps le secrétaire particulier.

C'est tout simplement une primeur que je vous offre; une primeur du siècle dernier, toutefois.

EUDORE EVANTUREL.

Québec, 9 mai 1906.

FAC-SIMILE

de la lettre de l'historien Parkman:

50 Chestnut St.
Genève

Mon cher Monsieur,
Comme je vous
l'ai dit, il serait
extrêmement difficile
à trouver un exemplaire
Je ne suis qu'une
chose, que vous laissez
abondamment de louer,
mais dont le profit
est si petit que j'en
hésite même de vous
en parler.

Cependant si vous
voulez venir ici à
9^h 1/2 heures demain matin,
nous en causerons
Tout à vous
F. Parkman

M. PAMPHILE LEMAY

FABLES

Quoiqu'en dise Lamartine qui n'est pas très laudatif à l'endroit des fabulistes et surtout de Lafontaine, il n'en reste pas moins établi que l'apologue, en lui même, est une des sources les plus fécondes de la poésie française et que ceux qui y ont excellé, sont comptés parmi les plus beaux et les plus utiles génies de la langue. Certains critiques, illustres Académiciens, vont même jusqu'à proclamer Lafontaine supérieur à Racine, M. Emile Faguet dit du grand dramatisse: "Oui, Racine est poète avant toute chose; c'est avec Lafontaine, (immédiatement après, si vous voulez) le plus grand poète du XVII^e siècle".

—Il y a donc de la poésie dans : la modeste fable que l'enfant récite à l'école, de la pure et fraîche poésie qui va au cœur et remue l'âme, de la poésie pleine de réflexions sérieuses, d'enseignements utiles, de vérités importantes sous une forme aimable, qui repose l'intelligence en la transportant dans un monde tout à fait nouveau, où elle peut se contempler comme dans un miroir. C'est en même temps, pour l'homme, une satire vivante de ses faiblesses et ses travers; pour tous, une école supérieure où les êtres inférieurs ne le cèdent ni à Aristote en philosophie, ni en éloquence à Cicéron.

Quelque sévère que soit le jugement porté par l'auteur des Harmonies, nous aimons mieux croire qu'il s'est laissé dominer par son tempérament plutôt, qu'il n'a suivi les dictées de sa raison. Mais un tel arrêt, venant d'une telle autorité, surtout au Canada où Lamartine a compté et compte encore peut-être de plus dévoués disciples que dans son propre pays, était suffisant pour glacer l'enthousiasme des plus entreprenants. Et ce qui nous est un sujet d'étonnement c'est que Pamphile Lemay qui a dû, lui aussi partager l'admiration générale pour le grand

lyrique, qui s'est imprégné comme la plupart de nos poètes canadiens, de ses stances méditatives et souvent vaporeuses que toute jeunesse adore; ce qui nous étonne, disons-nous, c'est que lui, le dévot du majestueux Alexandrin, se soit laissé séduire par le vers libre, souple, rapide, plein d'enjambements que Lafontaine avait mis à la mode, au XVII^e siècle.

Mais aussi sa nature l'y portait. Bien qu'il ait plus d'une fois suivi les maîtres français sur les cîmes, et avec succès, la vallée ombreuse avait pour lui un charme particulier. C'est là, sous les érables feuillues, qu'il aime à rêver, à penser tout haut, bien sûr qu'il est seul et que nul ne viendra troubler le silence de ses méditations. Le site est plus modeste, mais en revanche quelle vie, quels drames émouvants se jouent à ses côtés, semblables à ceux qui agitent et bouleversent quelquefois les sociétés humaines. Il observe tous ces petits êtres qui luttent pour l'existence, et admire leurs intelligents travaux, il étudie leurs habitudes, leur prête une âme avec des passions et des appétits qui ne sauraient choquer notre orgueilleuse susceptibilité, bien qu'ils soient très près de ressembler aux nôtres, il les interroge et en reçoit des réponses d'une étonnante philosophie.

And in the lion and the frog, —
In all the life of moor or fen, —
In ass and peacock, storck and dog
He read similitudes of men.

Et à la vue de toutes ces merveilles de la nature que le Créateur a mises si près de nous que l'homme n'a qu'à se pencher pour apprendre et admirer, le poète philosophe prend sa lyre et chante.

Qu'importe que le grand siècle ait produit l'inimitable Lafontaine, et les suivants d'incomparables talents! Ne peut-il se faire que sur les bords du St-Laurent, un humble

poète puisse se rencontrer qui module les mêmes sujets sur un rythme nouveau, charme ses contemporains par la grâce de son style et la finesse de ses observations? La poésie n'est pas le patrimoine d'un homme ni d'un peuple; elle a sa source dans la nature même qui est la propriété de tous et s'il sait se soumettre aux lois magiques de cet art des vers qui lui ouvre des perspectives infinies, pourquoi n'aurait-il pas le droit et l'ambition de se frayer une voie, bien à lui, dans un genre où de plus anciens, excellemment doués, ont conquis une impérissable couronne?

Nous n'entendons pas faire de parallèle entre Lafontaine ni aucun autre, et notre poète canadien. D'ailleurs celui-ci eût-il tous les avantages de son côté, il resterait coloniste, quand même, c'est-à-dire inférieur. Ce sera toujours une faute capitale aux yeux de certains de nos cousins d'outre-mer. L'aide de camp de Montcalm, Doreil, comparant ce dernier à Vaudreuil, n'a-t-il pas écrit: "Quand M. de Vaudreuil aurait de pareils talents en partage, il aurait toujours un défaut originel, il est Canadien."?

Ceci soit dit en passant, sans amertume. Mais nous pourrions citer telles fables de M. Lemay qui ne dépasseraient pas les plus belles anthologies françaises et rendraient perplexes, des critiques judicieux ignorants de leur provenance.

Le difficile était de travailler sur un vieux thème et faire de jolies choses — nouvelles, jeunes, originales, — suivre non seulement un sentier frayé, mais le chemin public, et ne pas imiter de trop près. Lorsque le fabuliste français entreprit son œuvre, il avait à ouvrir la carrière. A part Esope, Phèdre, Avinius, Horace et quelques autres auxquels il a emprunté, il dût prendre son bien là où il le trouvait et habiller de la livrée des Muses, contes, proverbes, anecdotes et brocards qui courraient la rue depuis Villon et Rabelais, les transformer et leur donner cet air de nouveauté et de gaité qui plait tant aux Français: voilà pour le fonds. De la forme, il était le maître abso-

lu; nul modèle à suivre, il créait. Et il a si bien créé que toute la France a battu des mains à l'apparition de ces petits chefs-d'œuvre ou l'esprit, la poésie, la gaieté, la raison s'allient si étroitement qu'il semblent n'en faire qu'un. Plus de deux siècles ont passé et l'on admire encore.

Il n'est pas étonnant que M. Lemay ait senti trembler sa plume et s'affaïsser son courage en commençant la tâche. Lafontaine avait laissé, il est vrai, une riche succession. "Tant s'en faut, dit-il que cette matière soit épuisée qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis." Florian et combien d'autres avaient entamé l'héritage. Il en restait encore, mais la richesse du fonds ne résolvait pas la difficulté de raviver le goût d'un public blasé.

Pour plaire ou même faire quelque chose de viable, il fallait s'inspirer à d'autres sources. D'ailleurs la vieille toilette classique n'était plus de mise à la fin du XIX siècle. Les dieux de la mythologie païenne qui firent le succès de tant d'œuvres littéraires, les pampres de Bacchus, la chevelure d'Aphrodite, les coursiers d'Apollon n'allaient que médiocrement à une société positive et sceptique. M. Lemay mit tout cet attirail de côté et regarda encore une fois son cher Canada. Pourquoi aller chercher ailleurs des images et des sujets de poèmes? N'a-t-on pas ici, un des plus beaux coins de ciel que Dieu ait créés? Un fleuve incomparable, des forêts, des lacs, des montagnes, des rivières, une faune et une flore que souvent nous ne savons pas apprécier, parce que nous y sommes trop habitués, mais que les étrangers ne se lassent pas d'admirer. Que faut-il de plus au poète, pour aiguillonner ses énergies, encourager ses espérances et faire jaillir ses tendresses?

Il se mit donc à écrire, non pas un ouvrage de longue haleine pour l'éducation de quelque grand de ce monde, mais des contes en vers, pour ses enfants, où il a mis le meilleur de son cœur, de son intelligence, de toute son âme. Il connaît les hommes, — il sait la vie.—Elle a été sou-

vent amère pour lui et sa nature sensitive a été plus d'une fois mise à l'épreuve par la brusquerie, l'indifférence, l'hypocrisie, l'intrigue de gens qu'il croyait sans reproche et auxquelles il n'aurait jamais, de lui-même, prêté de pareilles intentions. Que faire?—il les avait vues à l'œuvre: il ne lui restait plus qu'à enrichir son expérience aux dépens de ses illusions.

Sa muse a étoujours été exempte de haine, mais son expérience, elle, est là: il ne se peut pas qu'il n'ait pas constaté la bassesse de certains caractères, et il en fera bénéficier ses enfants en leur découvrant le jeu des intérêts humains, les roueries, la mauvaise foi, la mesquine vanité sous la figure d'animaux et de plantes, d'êtres à tous les degrés, qui parlent et qui agissent. Sans rabaisser l'homme, il leur montrera combien chez lui, l'orgueil est aveugle, dans "Le singe qui se voit dans une glace." Lisez "la luciole et la rose", et dites si ce n'est pas charmant et si l'on peut donner plus délicatement une leçon d'humilité et de discrétion.

Une brillante luciole,
Ouvrant ses ailes dans la nuit
Comme une étincelle qui vole
Glissait mollement et sans bruit.

Quand on jette sur son passage
Le rayonnement des splendeurs,
Quand on a l'éclat des grandeurs,
Il est malaisé d'être sage,
Et d'éviter longtemps l'écueil.

La luciole eut de l'orgueil,
Elle vit une fraîche rose
Qui cachait dans l'obscurité,
Et son parfum et sa beauté.

Voilà bien une triste chose,
Pensa l'insecte au vol du feu.
Pauvre fleur, dis-moi donc un peu
De quoi te servent ton dictame
Et ta grâce et ton coloris?
Nul ne te voit, et, sur mon âme!
J'en suis chagrin, mais non surpris.

Reste avec moi jusqu'à l'aurore,
Répondit la reine des fleurs.
L'insecte babillait encore
Que le jour rendit ses couleurs
A sa gentille amie.

La terre n'est plus endormie,
Voltige donc dans le ciel clair

Et l'on croira voir un éclair,
Souffla la rose avec malice.

Je ne saurais entrer en lice,
Je ne brille pas dans le jour,
Répliqua tristement l'insecte.
C'est un malheur que je respecte,
Dit la fleur; mais chacun son tour,
Je luis lorsque tu dois t'éteindre.
Tu me plaignais, je vais te plaindre.

Tel se tient aujourd'hui sous des voiles épais,
Qui pour briller attend l'heureuse circonstance;

Tel nous semble passer une triste existence,
Qui jouit en son cœur d'une suave paix.

Tout en restant d'une admirable sobriété, il y met de la fraîcheur et de la verve, avec une pointe de malice, mais si légère que l'on ne peut condamner tout-à-fait cette pauvre petite luciole de son mouvement d'orgueil passager. Elle a péché par vanité; mais maintenant elle se voilera la face de ses deux ailes pour avoir été indiscreète et vaine et confessera intérieurement sa faute sans en vouloir à la rose, qui plus qu'elle, brille par sa beauté, sa grâce, ses parfums, sa candeur. Il faut avoir le don poétique et beaucoup de pénétration psychologique pour savoir tirer de si heureux effets, d'une mise en scène aussi simple,—et voilà comment, avec peu de chose, presque rien, un poète peut intéresser, instruire et plaire, parce qu'il sait toujours prendre son sujet par le côté poétique. Dans tous les pays, on appelle cela de la poésie et de la bonne.

L'édition que nous avons sous la main, — et elle date de 1891, nous ne savons s'il y en a de plus récente, — contient cent fables qui, à la vérité, n'ont pas une égale valeur, et nous sommes certains que M. Lemay ne nous croirait pas sincère si nous affirmions qu'elles sont toutes de premier ordre. Il y en a d'excellentes, et c'est la majorité, d'autres plus faibles, mais toutes d'un mérite réel et de belle facture, et parmi les plus belles il est difficile de choisir. Ceci peut aussi dépendre entièrement du goût d'un chacun.

Le grand mérite de notre poète, à part celui du style, est d'avoir justement choisi son poste pour photographe tout ce petit monde. Ses

bêtes, ses plantes, tous ses acteurs sont bien canadiens et parlent le langage de notre époque, avec une saveur de terroir qui les rend tout particulièrement intéressants. Ils n'ont rien emprunté aux mœurs de leurs congénères d'outre-Atlantique. S'ils ont quelque étude, ils connaissent aussi le système représentatif, et étant plus à portée de pénétrer les secrets de cette grande nature sauvage qui est la nôtre, parce qu'ils en sont plus près, ils professent une philosophie plus primitive, mais aussi plus droite, plus logique. Passionnément épris de liberté, ils ne la plagardent pas comme une enseigne, à la porte de leurs terriers, mais la pratiquent résolument.

Nous sommes redevables à M. Lemay d'avoir écrit de si belles choses que tout le monde peut lire avec plaisir et profit, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés. Il a su répandre dans toute son œuvre cette raison douce qui fait aimer la vie et la rend agréable, malgré les misères sans nombre dont elle est semée, et comme Nisard dit de Rollin: on sent le père qui cache le maître, l'homme qui cache l'auteur. Il reste à quiconque le lit avec candeur, non des impressions de style seulement, mais une amitié de toute la vie pour l'homme.

ALFRED CLOUTIER.

PRIMES

A l'occasion du cinquième anniversaire de la fondation du "Journal de Françoise", nous avons fait imprimer des cartes postales illustrées, qui nous sont spéciales. Nous les donnerons en primes aux abonnées qui s'acquitteront de l'abonnement pour l'année nouvelle 1906-1907, avant les premiers trois mois.

Toute personne qui nous enverra trois abonnements nouveaux, payés, aura droit à un quatrième abonnement gratuit.

Toute personne qui nous enverra un abonnement nouveau, payé, aura droit à tous les numéros d'une des quatre années écoulées, — à son choix.

LE AMOUR D'INFIRME 2

I

Il s'appelait Jean. Son père avait dû mourir lorsqu'il était encore tout petit, car c'était à peine s'il se souvenait de lui: un grand, les épaules larges et un peu voûtées, l'œil très enfoncé sous de gros sourcils blonds et toujours la voix joyeuse quand il rentrait après sa journée faite au logis plein de soleil tout là-haut, là-haut, au bout de la montée du faubourg. Un jour, il y avait eu des allées et venues dans la maison, des pas lourds d'hommes tout noirs qui avaient des manteaux noirs jusqu'à terre, et qui avaient emporté une longue boîte jusqu'à une voiture noire, très vilaine et toute nue. On avait hissé la boîte sur la vilaine voiture, jeté un drap noir par-dessus, puis la mère de Jean, toute en deuil et pleurant derrière son voile épais, l'avait pris par la main, l'emmenant avec elle derrière la vilaine voiture qui s'en allait, lentement, avec de grands cahots sur les pavés inégaux. Et en tournant la tête, Jean s'était aperçu que tous leurs voisins les suivaient en procession. Peureusement serré contre sa mère, il avait marché, ne sachant où il allait, n'osant pleurer, comme honteux sans savoir pourquoi, n'osant même demander comme aux jours de promenade: Mère, où allons-nous?

Elle avait été bien longue, cette promenade-là, et les petites jambes de l'enfant avaient senti la fatigue longtemps avant que l'on arrivât au champ planté de croix de bois auxquelles pendaient des couronnes de perles ou de fleurs fanées, au champ où chaque petit jardin était entouré d'une grille ou bordé de buis. Là, enfin, on avait fait halte. Les hommes en manteaux noirs avaient repris la boîte longue et, à l'indicible étonnement du petit, — étonnement mêlé d'un vague effroi — ils l'avaient descendue dans un grand trou creusé

d'avance, après quoi tout le monde avait défilé devant le trou. Et en passant les femmes étaient venues embrasser la mère de Jean en murmurant quelques paroles de consolation.

—Du courage, madame Loysel..... pensez à votre enfant.

Et d'autres, pratiques, celles-là:

—Allez! il est bien heureux, votre mari, à présent... Il ne souffre plus... Pensez donc, s'il était resté infirme, le pauvre! Qu'auriez-vous fait, avec une pareille charge sur les bras?...

La mère de Jean, sans répondre, pleurait toujours.

Après, quand tout avait été fini, elle avait pris son petit garçon dans ses bras et s'en était allée, emmenée par deux voisines compatissantes. On était revenu en omnibus à la maison, et Jean se souvenait que le cheval de droite, un roux qui avait une crinière énorme, ébouriffée, magnifique, ruait, et de temps à autre, faisait mine de mordre son compagnon, ce qui lui avait fait totalement oublier la boîte longue, la vilaine voiture, les hommes au grand manteau, le champ aux jardinets plantés de croix, jusqu'au moment où, les yeux papillottants de fatigue, il s'était endormi aux bras de l'une des voisines.

Les soirs suivants, il avait demandé :

—Où donc est papa, dis, maman?

Dans les commencements, elle pleurait sans lui répondre, la pauvre mère. Un peu plus tard, elle lui avait dit :

—Ton papa est au ciel auprès du bon Dieu, mon Jean.

Et quand elle lui faisait dire sa prière, il s'imaginait en disant : "Notre père qui êtes aux cieus", qu'il parlait à ce père, à jamais disparu.

Le temps avait passé. Un jour, la mère de Jean était revenue de l'égli-

se au bras d'un homme et elle avait dit à Jean :

—Embrasse-le. Il sera ton nouveau papa.

Tout de suite, l'homme s'était installé à la place du père de Jean, couchant dans son lit, mangeant à sa place à table, buvant dans son verre et coupant son pain avec son couteau.

Instinctivement, Jean n'aimait pas ce nouveau venu. Il n'avait compris ces choses que plus tard, en faisant la remontée de ses souvenirs de petit enfant. Son père mort—tombé d'un échafaudage—sa mère s'était remariée. Mais ce second mari qui ne ressemblait aucunement au premier était devenu le maître, un maître qui exerçait une dure maîtrise sur la mère et sur l'enfant. Ce maître avait droit sur lui, Jean, le droit du fort contre le faible, et il en abusait terriblement, car il était sans entrailles et n'avait point de pitié. Le pauvre Jean devint son souffredouleurs. Petit, un peu chétif, timide et délicat, il subissait, tremblant et terrifié, les rebuffades et les coups. La mère, qui avait voulu s'interposer et défendre son petit, fut, elle aussi, odieusement maltraitée. Tant qu'au bout de deux ans, lassée de peines et navrée de martyre, elle était morte, un soir, sans que son ivrogne de mari s'en aperçût. A son tour on l'avait couchée dans la boîte longue et conduite au champ lointain peuplé des jardinets aux croix de bois, et Jean était demeuré seul au monde avec son terrible beau-père.

II

Ces souvenirs qui hantaient sa pensée, Jean se les racontait en montant sa faction forcée sous la porte du boulevard Malesherbes où chaque matin venait l'installer "l'homme".

Depuis que sa mère était morte, l'enfant déjà chétif était devenu malingre. Mal traité, mal couvert, insuffisamment nourri d'une mauvaise et malsaine nourriture, habitant un de ces épouvantables logis insalubres où couvent en germes toutes les épidémies filles du vice, de la misère et

de l'incurie, le joli enfant de jadis s'est étioilé. Son sang s'est appauvri, ses os se déjetent, ses membres frêles se déforment, sa taille se courbe, son dos se voûte, sa colonne vertébrale a fléchi... il est déjà presque bossu. C'est alors que "l'homme", le mauvais gardien de cette enfance sans défenseur, calculant le bénéfice de cette infirmité, a spéculé sur la charité des passants. Il a conduit le malheureux sous cette porte du boulevard Malesherbes où nous le retrouvons. Une pancarte sur la poitrine, une sébille à la main, Jean doit répéter, du matin au soir, la phrase éternelle :

"Ayez pitié d'un pauvre infirme, s'il vous plaît!"

Et si le soir "l'homme" ne trouve pas son compte dans la sébille, gare aux épaules du malheureux! Il soupera d'une croûte de pain trempée à la fontaine et couchera sur le plancher. Ce petit qui n'a pas dix ans subira tous les martyres et souffrira toutes les agonies.

Ah! certes, à mesure que le temps marchait, il a senti la révolte monter dans son âme, et plus d'une fois il a éprouvé la tentation de fuir loin de son bourreau. Mais pauvre enfant chétif et apeuré, l'énergie lui a manqué. Et puis, où aller?... Un matin, l'ivrogne n'étant pas rentré depuis la veille, comme le petit avait passé la nuit sur les marches de l'escalier, il s'est levé, résolu à s'en aller, devant lui, jusqu'à ce qu'une âme charitable ait pitié de lui. Au premier tournant de rue, il s'était trouvé face à face avec "l'homme", et sans force pour courir, il était revenu, proie facile, au nid de misère. D'ailleurs ses jambes étaient devenues faibles. Parfois elles pliaient sous lui tout à coup, comme si elles eussent été en coton. Il n'aurait pu aller bien loin, assurément. Il essaya pourtant.

Après une scène plus horrible encore que les précédentes, il avait déserté son poste sous la porte-cochère du boulevard, s'en allant au hasard, droit devant lui, sans savoir où, avec l'idée fixe qu'au bout du chemin, sa misère serait finie. Avec les quelques sous qu'il avait récoltés, il avait a-

cheté du pain blanc qu'il avait mangé avec délices, du pain qu'on ne lui avait pas avarement mesuré cette fois, et il avait continué sa route, fatigué, trainant le pied, se reposant à chaque quart d'heure, sur les bancs. Il atteignit ainsi l'une des barrières de Paris, la porte de Courcelles. Le pauvre enfant avait pensé trouver hors Paris la campagne, la verdure et les fleurs. Au lieu de tout cela, lorsqu'il aperçut la grande route de Levallois, plus noire, plus sale, plus mal peuplée que le faubourg où il gîtait, les bras lui tombèrent de découragement le long du corps. D'ailleurs le soir tombait. Lassé, le cœur et le corps défaillants, il s'alla terrer dans un trou des fortifications où, vers onze heures du soir, il fut "cueilli" par des agents en tournée, conduit au poste et fourré au violon avec d'infâmes vagabonds jusqu'au lendemain matin. Ne sachant pas mentir, ignorant que l'enfance malheureuse et abandonnée a droit à la protection des lois, il donna en pleurant son nom et l'adresse de "l'homme", et dès le soir, il voyait entrer dans le poste son bourreau qui, d'un air hypocritement débonnaire, venait le réclamer. Il fut ramené au gîte comme un chien errant.

Il ne fut pas battu ce jour-là, mais "l'homme" lui dit simplement :

—S'il t'arrive de recommencer, souviens-toi que tu mourras de ma main.

Et sa figure, en parlant ainsi, était si terrible, que l'enfant s'évanouit.

Il n'essaya plus de s'enfuir. A quoi bon? puisque toujours on le ramènerait chez "l'homme". D'ailleurs, dans son cerveau d'enfant de dix ans, beaucoup de notions se brouillaient maintenant. La misère, la faim jamais assouvie, lui vidaient les moelles peu à peu. Et depuis sa fugue, ses jambes, ses tristes et misérables jambes s'étaient encore ramollies. Il ne grandissait pas et ses genoux se nouaient. Cela dura jusqu'au jour où il fut complètement incapable de se tenir debout et dut traîner derrière lui ses jambes inutiles. Nul médecin ne fut appelé. L'"homme" ayant bien constaté que ce n'était pas une

“frime”, eut un cruel sourire et dit ce mot atroce qu’avait entendu Jésus en croix:

—Sauve-toi donc, à présent!

Hélas! pauvre petit, la paralysie infantile en avait fait sa proie. Il demeurait à jamais l’esclave de son bourreau.

Lui, “l’homme” fit une pancarte neuve, la riva sur la poitrine du pauvre et le conduisit, comme d’habitude, sous la porte du boulevard Ma-lesherbes, disant avec un soupir de regret en le quittant:

—Dommage que tu ne sois pas aveugle, ça serait complet.

Depuis ce jour, Jean cloué à sa sellette, implorait les passants d’une voix plus tremblante. Mais tous ne donnaient pas.

III

Quelques-uns, pourtant, avaient pitié de cette infortune. Parmi ceux-là, une petite fille, dix ans à peine—l’âge de Jean—blonde, rieuse, vermeille, heureuse, qui passait plusieurs fois le jour, toujours aux mêmes heures au cours de la promenade. Soit à l’aller, soit au retour, quelquefois à l’aller et au retour, elle versait son sou-

—double souvent—dans la sébille de l’infirmes. De ses yeux bleus curieux, très doux, qui ne savaient pas encore baisser leurs paupières, elle regardait le petit pauvre. Il y avait même des jours où elle lui souriait. Il s’était habitué à la voir de loin, sachant à peu près l’heure de son passage, il l’espérait, la sentait et la devinait. Quand, par hasard, elle manquait, il dormait mal, la nuit, et sentait davantage sa misère. Le jour où elle lui parla, il rêva du ciel.

—Comment t’appelles-tu, dis?

—Jean Loysel.

—Pauvre Jean! dit-elle. Pourquoi te laisse-t-on devant cette porte?... Tu dois avoir froid.

—Oui... bien froid...

—Qui donc t’amène ici?

Jean regarda autour de lui.

—C’est “l’homme”, dit-il.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

—Qui ça, “l’homme”?

Celui qui est comme mon père.

—Ah!... Et ta mère?

—Je n’en ai plus.

Elle répéta:

—Pauvre Jean!

Et puis sa gouvernante lui dit d’un ton de reproche amical:

—Voyons, Marie, c’est assez causer.

Nous serons en retard, mon enfant.

Elle partit, docile, sans répliquer. Avec l’insouciance de son âge, elle n’avait pas cherché à en savoir davantage.

Vers le milieu de l’été, elle disparaissait et Jean ne la retrouvait qu’à l’automne. Elle revenait grande, un peu hâlée par le grand air de la campagne et devenait, à chaque vacance, plus jolie, les yeux plus bleus et plus vifs, la joue plus rosée, le sourire plus pensif. C’était la joie des yeux de Jean, son seul bonheur en ce monde. En le retrouvant à la même place, devant la porte, elle venait à lui, disant à sa gouvernante :

—Laissez... c’est mon pauvre... vous savez bien...

Ce jour-là, elle mettait généralement une pièce blanche dans la sébille de Jean, et il lui arrivait de lui dire:

—Et alors, tu es toujours là, donc?

—Toujours, oui, toujours...

D’année en année, ils se retrouvaient ainsi. Aux feuilles mortes, Jean, chaque matin, tenait ses yeux du côté par où elle devait venir. Et lorsqu’enfin, après des jours d’attente, il reconnaissait de loin sa fine silhouette, son cœur battait de bonheur. Il aurait voulu pouvoir courir au-devant d’elle, se mettre à deux genoux dans la poussière et se rouler à ses pieds comme un chien fidèle. Et il lui semblait que même si elle avait marché sur lui, il aurait eu de la joie de savoir que c’était “elle” qui l’écrasait en passant.

Une matinée d’octobre, au retour, elle s’était étonnée, réfléchissant peut-être pour la première fois à ce mystère :

—C’est curieux!... Tu ne grandis pas, toi!

Hélas! non, il ne grandissait pas. Il ne devait plus grandir. Quel âge

avait-il maintenant? Treize... quatorze... quinze ans?... Il ne savait plus, vraiment. Il comptait ses années par les retours de l’heureuse fillette. Il ne supportait l’été, les arden-tes chaleurs du bitume de Paris que dans l’espoir de la revoir, et ses yeux distraits ne regardaient même plus les passants parmi lesquels “elle” n’était pas. L’hiver, il, avait froid, il avait le corps et l’âme meurtris, mais il vivait de la voir, et son sourire lui tenait lieu de soleil.

(à suivre)

MARIE DUCLOS DE MERU.

LES LEGENDES DES PIERRES PRECIEUSES. — Le Lapis Lazulis, la “ Pierre d’azur ”, n’a pas une très grande valeur, mais elle est charmante et très seyante. Quant à ses propriétés légendaires, elles sont infiniment précieuses: excellente pour la vue, elle donne l’amour, symbolise la candeur, la joie et la fidélité.

“ANTIKOR-LAURENCE”
Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues, et Durillons.
Energique, Inoffensif et Garanti.
Envoyé par la poste sur réception du prix 25c.
A. J. LAURENCE, -Pharmacien, Montréal.
PLUS DE CORS AUX PIEDS !

MES DAMES,
Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez
Quenneville & Guérin
PHARMACIENS
Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

PUNDE & BOEHM
Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs
2365 STE-CATHERINE Ouest
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description. Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

LE COIN DE FANCHETTE

GRAND'MAMAN. — Je suis bien blier très tôt, sans qu'on doive pour en retard pour vous remercier de votre lettre et de tout ce que vous me dites avec votre bienveillance et votre bonté coutumières. Vrai, le monde serait bien laid s'il n'y avait de dans de chères grand'mamans pour nous aimer... et nous le dire. Avez-vous eu des nouvelles de San-Francisco. Je les ai espérées tout à fait rassurantes pour vous.

LUDOVIQUE. — L'amitié n'est pas un vain sentiment et quand on se dit l'ami de quelqu'un, il faut avoir le courage de le prouver en toutes circonstances. On recommande avant de faire le pas décisif dans une intimité quelconque de méditer ce que Shakespeare fait dire à Polonius, dans Hamlet, au sujet d'une querelle il est vrai, mais en substituant à ce mot celui d'amitié, on a cette phrase complète: "Prends garde de te mêler à une querelle, mais une fois que tu y es engagé, soutiens-là."

ROMOLA. — N'importe quel libraire offre en vente les romans de George Elliot. L'étude que Mlle de Linden, notre correspondante, a fait de cet auteur, mérite certainement tous les éloges. J'espère qu'elle verra en ces quelques mots, non seulement votre appréciation, mais la nôtre, et celle de tous les lecteurs.

LAURE DE NOVES. — On a beau être mère de famille modèle, c'est une erreur de se condamner à demeurer tous les moments de sa vie au logis. Vous deviendrez bientôt impatiente, irascible, nerveuse, et partant insupportable à tous et à vous-même. Vous ne devez pas habituer votre mari à sortir sans vous, il faut lui représenter doucement, que vous avez aussi besoin de distraction. Les femmes "pot au feu", ne sont pas les plus appréciées des épouses, croyez-moi.

E. S. T. — Il y a des personnes qui ont le don — est-ce un don? — d'ou-

cela les accuser d'hypocrisie. On pleure un époux, on est sincère dans ses regrets; on en épouse un autre, et on est encore sincère dans cet amour nouveau. Il faut prendre les hommes tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être.

CESAR DE BAZAN. — "Le paradis terrestre, dit un proverbe arabe, se trouve, pour l'homme, dans les livres de la sagesse, dans les œuvres de l'art et dans le cœur de la femme."

LOULOUTE. — Les œufs conservés dans la chaux s'appellent œufs chaulés et non chaumés. 2^o Il n'y a pas d'impolitesse à répondre en français à une personne qui vous adresse la parole en anglais, quand celle-ci comprend votre langue.

BEAU BRUMMEL. — Si un homme se parfume, ce doit être légèrement.

ABLETTE. — Il est indispensable que l'eau d'un aquarium d'appartement soit renouvelée au moins deux fois par semaine.

Nous allons fermer avec ce numéro, le Coin de Fanchette pour les mois d'été. Les correspondants sont priés de ne plus adresser de lettres à cette page, qui ne sera reprise qu'à l'automne.

FRANÇOISE.

Dans la salle Y. M. C. A., le 7 juin dernier, l'audition musicale des élèves de Mlle C. Racicot a eu tout le succès qu'en avait droit d'attendre et la charmante professeur et le public choisi qui s'était rendu là.

Ce 7ième concours annuel — où il y eut distribution de médailles, — prouve une fois de plus, que Mlle Racicot reçoit pour son travail et son dévouement à l'art musical, tout l'encouragement sincère et intelligent du Montréal canadien.

Propos d'Etiquette

D. — Est-il impoli de mentionner à une personne que l'on invite, la durée du temps que l'on veut l'avoir ?

R.—Pas du tout. C'est ainsi que se font les invitations. Vous dites, par exemple: "Faites moi donc le plaisir de venir passer, une quinzaine, ou une huitaine de jours, ou un moins, selon le cas, avec moi", etc. L'invitée elle-même sera plus à l'aise et comprendra combien de temps elle devra s'attendre à rester chez vous.

D. --- Quand sert-on le melon ?

R.—Le melon peut-être mangé au dessert, avec du sucre. Sa place classique, dit-on, est après le potage.

D. --- Peut-on porter une santé à un dîner, entre amis ?

R.—Oui, mais on ne trinque plus. C'est-à-dire qu'on ne se lève pas pour aller choquer son verre avec un autre convive. Tout au plus touche-t-on délicatement celui de son voisin, et, encore, cela ne se voit pas souvent.

D, --- Les gants de fil peuvent-ils accompagner une toilette ?

R.—Oui, mais ils sont moins "toilette" que les gants de peau ou de soie.

—Je mande à Jeunesse qui débute, que l'habit de soirée est toujours de mise pour un homme quand il est invité ailleurs. Mais comme à Rome, il faut faire comme les Romains, il devra mettre la redingote, le dimanche, s'il va veiller chez les Anglais protestants.

FRANÇOISE.

DUPRAS & COLAS

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tel. Bell Est 4106.

Montréal.

POUR LES CHALEURS

EAU DE SELTZ. — Cette eau, non-seulement facilite la digestion, mais donne aux vins et aux sirops un goût agréable.

Emplissez d'eau jusqu'au goulot une bouteille à laquelle vous adapterez un bouchon qui bouche hermétiquement. Versez dans votre eau un gros d'acide tartrique et un gros de bi-carbonate de soude aussi en poudre; rebouchez promptement et fickelez. Au bout d'un quart d'heure, elle est bonne à boire. Versée sur un sirop, elle ajoute un pétillant semblable à celui du champagne.

SIROP DE BANANES. — Voici la recette d'un sirop qui sera fort à propos pendant la saison chaude. On coupe les bananes en tranches et on les place dans un récipient, puis, on les saupoudre de sucre, on ferme le vase qu'on entoure de paille, et on le met dans l'eau froide. Finalement, on fait chauffer celle-ci jusqu'au point d'ébullition. On retire ensuite, on laisse refroidir et l'on verse le sirop en bouteilles.

RECETTES FACILES

CONSOMME POUR SOUPE.—Prenez trois ou quatre livres de jarret de bœuf, coupez en petits morceaux, ajoutez tous les os et morceaux de viande froide que vous avez dans la maison et couvrez le tout avec de l'eau froide; laissez-le reposer une heure ou deux et placez sur le feu; faites bouillir plusieurs heures; puis coulez et laissez refroidir. Lorsqu'il sera froid, le gras s'enlèvera facilement. Ne laissez pas un seul petit morceau de gras dedans. Ceci est le consommé, et toute espèce de soupe peut être faite avec ce bouillon en y ajoutant différentes sortes de légumes ainsi que du riz et du macaroni

que vous faites bouillir dans l'eau et que vous mettez dans le bouillon lorsqu'ils sont cuits, les assaisonnant au goût. Lorsqu'on se sert d'oignons, il est préférable de les râper plutôt que de les couper en morceaux.

FESSE DE MOUTON BOUILLIE. — Faites-la cuire avec un chou coupé en quatre, mettez-y trois navets, que vous pilerez dès qu'ils seront cuits, avec beurre, poivre et sel. Placez le chou dans un plat à légumes, le navet à part, et faites une sauce au beurre que vous verserez sur le mouton.

Le navet pourrait aussi être disposé en boulettes autour d'un plat, et garni de persil.

OBSERVATIONS générales pour les légumes qu'on ajoute à la viande.—Ayez soin de toujours les faire cuire un peu dans l'eau avant de les ajouter à la viande.

CONFITURES AUX COTONS DE RHUBARBE. — Epluchez-les, coupez-les par morceaux que vous saupoudrez de sucre; râpez de l'écorce d'orange; laissez reposer une heure, et faites-les cuire sans eau. Elles font d'excellentes tartes.

CONSEILS UTILES

Si vous voulez envoyer des fleurs au loin, mettez-les dans une boîte de bois, mais non sans avoir eu soin de laisser tremper la boîte dans l'eau pendant une heure, avant l'emballage. De cette façon, la boîte, au lieu de pomper l'humidité des fleurs, leur en fournit et votre fragile envoi conservera sa fraîcheur et son éclat.

Le meilleur moyen de nettoyer les paillasons, est de les étendre à l'envers sur l'herbe, les battre avec un bâton, puis les retourner et les bâter sur le côté inverse.

Presque tous les poissons peuvent être conservés absolument frais pendant plusieurs jours, si l'on se sert de sucre au lieu de sel. Le poisson ainsi conservé est aussi bon que lorsqu'on le cuit aussitôt pêché. Pour un poisson de 5 ou 6 livres, il faut une demi-livre de cassonade, on vide le poisson et on met dedans une partie de la cassonade, avec le reste on frotte légèrement l'extérieur, on répète la chose une fois par jour, en retournant le poisson.

Pour enlever les taches de chaux des vêtements, lavez immédiatement dans du vinaigre.

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Le moment est propice de parler de cet établissement de modes favori, car, à l'heure de quitter la ville pour la campagne, on a tant besoin de renouveler sa garde-robe qu'une visite au Palais de la Nouveauté s'impose. Impossible de trouver ailleurs un personnel plus complaisant, plus chic, plus adroit et plus consciencieux. Vous verrez là d'adorables costumes, des chapeaux merveilleux qui valent ailleurs plus du double. On y trouve aussi de charmants vêtements longs et courts qui ont un grand cachet.

Un goût sûr et sobre sait guider Mme Jos. Lamoureux dans ses choix. Nous avons vu là des costumes, des toilettes de rues et de soirée avec applications du plus gracieux effet.

Si vous voulez une nouveauté pour la procession de la Fête-Dieu, ne manquez pas d'aller au Palais de la Nouveauté. Tous vos désirs seront comblés. Tous vos rêves seront effacés.

Mme JOS. LAMOUREUX,
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,
1783 rue Ste-Catherine.

Fleurs et plantes pour toutes occasions, grande réduction durant le printemps

Une specialite : Bouquets de noces du dernier genre

Chez P. McKENNA & SON, coin des rues Guy et Sainte-Catherine

PAGE DES ENFANTS

Berceuses

Enfant, si tu dors,
Les anges alors
T'apporteront mille choses:
Des petits oiseaux,
Des petits agneaux,
Des lis, des lilas, des roses ;
Puis des lapins blancs
Avec des rubans,
Pour traîner ta voiture.
Ils te donneront
Tout ce qu'ils auront,
Et des baisers, je t'assure!
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

Dors, petit enfant!
J'entends l'éléphant
Du grand Mogol! Il s'avance
Portant sur son dos
Deux palanquins clos,
Que lentement il balance...
Dans les palanquins
Sont les blancs lapins
Qui vont traîner ta voiture...
Les petits oiseaux
Les petits agneaux.
Tu n'entends plus mon murmure,
Enfant, dors à mes accords,
Dors, mon petit enfant, dors.

AUGUSTE DE CHATILLON.

Le petit Paul a été emmené à la campagne par son père. Il ne cesse de poser des questions:

—Qu'est-ce que c'est que ça, papa?

—C'est de l'orge.

—Et ça?

—De la betterave, qui sert à faire du sucre.

L'enfant réfléchit un moment, puis:

—Dis papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge?...

Causerie

(Pour les neveux et nièces de
Tante Ninette.)

Vous faites-vous une idée, mes petits amis, de ce qu'était, il y a deux cents ans et même moins, la vie des rois et des reines, à notre époque où la civilisation semble parvenue à son apogée, où les moyens de circulation sont tellement rapides et nombreux?

Les rois et les princes circulent à présent de pays en pays, suivant leurs convenances personnelles ou les intérêts de leur royaume; les reines, les princesses, peuvent retourner dans leur patrie, revoir les membres de leur famille et recevoir leur visite. De plus, leurs mariages ne sont plus uniquement une raison d'Etat; elles peuvent faire peser dans la balance, leurs goûts et leurs préférences. C'est avec un véritable sentiment d'effroi qu'on songe à ce qu'était leur existence autrefois et à tous les sacrifices qu'elles devaient s'imposer. Les pauvres petites princesses surtout, qui étaient arrachées si jeunes à leurs parents, inspirent une pitié profonde quand on réfléchit à la manière dont on fixait leur avenir, dont on disposait de leur cœur et de leur personne, suivant les besoins du pays auquel elles appartenaient, ou le bon gré du souverain duquel elles dépendaient. Une fois mariées, quelle que fut leur jeunesse, c'était fini; elles appartenaient complètement à leur nouvelle patrie et ne devaient plus espérer revoir les leurs, ni retourner jamais au pays natal.

Un seul lien les rattachait encore à leur enfance: la correspondance. Et encore, combien cela nous semble peu de chose que ces lettres d'un style si

froid, si convenu, qui mettaient tant de temps à parcourir des distances souvent considérables, subissaient des retards, et vous apportaient de bonnes nouvelles des vôtres au moment où peut-être l'un d'eux était le plus gravement malade et sur le point de mourir. Le progrès heureusement nous a donné le télégraphe; qui peut en quelques heures faire parvenir une dépêche d'un bout à l'autre du monde?

Quelquefois aussi, on trouvait moyen de faire parvenir à ses parents, son portrait, celui de ses enfants, on demandait instamment à recevoir la même faveur, c'était encore quelque chose tout de même qui vous mettait en communication avec ceux que vous aimiez et qui vous aimaient. Pourtant, beaucoup de ces portraits, faits par de médiocres artistes ne pouvaient donner qu'une faible idée, une impression peu avantageuse de l'original. A présent, est-ce que les moins fortunés d'entre nous n'ont pas à leur disposition cette photographie si ressemblante et multipliée à l'infini pour un prix très modique, sans compter que les médecins de ce temps-là vous tuaient fort bien sans s'en douter; leurs études incomplètes ne leur permettaient pas de soigner en toute connaissance de cause; l'auscultation, par exemple, chose tellement essentielle, leur était inconnue, ils ne comprenaient goutte à des quantités de maladies que l'on guérit couramment de nos jours et se contentaient d'affaiblir leurs malades avec leur traditionnelle saignée.

Quand on compare, et qu'on voit à quel point les conditions matérielles de l'existence ont changé pour tous; on constate que le moindre individu un peu aisé, jouit à l'heure actuelle de commodités et d'avantages que les grands de ce monde, autrefois, n'ont jamais soup-

PAGE DES ENFANTS

onnés. Qui se contenterait à présent de ce qu'on appelait alors luxe et confort ; et qui accepterait les installations sommaires, les auberges infectes où descendaient dans leurs voyages les princes, les membres de la Cour, les plus grands seigneurs!

M. A. DE LAUZON.

Château de Villegontier, (France).

LES PETITS

(CE QU'ILS DISENT)

(Sous ce titre nous mettrons tous les mots d'enfants que voudront bien envoyer pour cette colonne, les abonnés du "Journal de Françoise".)

Toto P. a eu l'autre jour un mot charmant, au sujet de sa grand'mère qui vient de mourir. On venait de distribuer parmi les membres de la famille, pour servir de souvenirs les cahiers de dessin de la chère grand-maman. Les enfants admiraient et ne se lassaient point ; Marie-Crescence fit cette réflexion, qu'autrefois on dessinait bien mieux qu'à présent.

—Non, fit Toto, grand'maman dans le ciel, si le petit Jésus lui permet de dessiner, dessinera mieux qu'autrefois, parce qu'elle a de bien meilleurs modèles!

(De la Rivière-du-Loup, en bas.)

Mlle Lile, jeune personne de cinq ou six ans, est en train de cacher sa poupée derrière une armoire.

—Que fais-tu là? lui demande sa mère.

—Je cache ma poupée, petite mère, parce que je serai bien heureuse quand je la retrouverai.

Cécile écrit à son grand-père qui est enrhumé pour lui adresser ses condoléances. Elle ajoute: "Je suis enrhumée aussi. C'est dommage que nous ne soyons pas ensemble. Ça ferait deux "jumeaux".

Jeux de Société

LES FAGOTS

Former un rond et se placer deux à deux, de manière qu'un cavalier, tenant une dame devant lui, forme ce qu'on appelle un "Fagot". Il est utile que les joueurs soient en nombre pair. Quand les Fagots sont formés, on choisit deux personnes qui doivent courir l'une après l'autre. La personne qui court devant peut traverser le rond en tous sens, et pour cela il faut que les Fagots soient assez écartés les uns des autres pour qu'on puisse facilement circuler au milieu et autour d'eux. Lorsque la personne qui court ne désire pas être attrapée pour ne pas remplacer celle qui court après elle, et qu'elle désire se reposer, elle se place devant l'un des Fagots, en dedans du rond et à son choix ; ce Fagot se trouve alors composé de trois personnes, ce qui ne peut pas être ; il faut que celui qui se trouve le troisième en dehors du cercle s'échappe à l'instant, pour ne pas être pris ; si on l'attrape, il prend la place du coureur, qui le laisse courir après lui, ou, s'il aime mieux, qui entre de suite dans le cercle et se place devant un des Fagots, ce qui produit de suite un nouveau coureur obligé de s'enfuir comme le précédent: mais il peut forcer de suite un autre joueur à courir, en se plaçant également devant un Fagot: c'est ce qui anime le jeu.

—Dis, papa, c'est-y vrai que nous avons été faits avec de la poussière?

—Oui.

—Et les nègres?

—Les nègres aussi.

—Mais alors, dis, avec de la poussière de charbon?

VARIETES

Chacun sait ce qu'est un paronyme ; c'est un mot qui a du rapport avec un autre par le son, par la forme, sans en avoir par le sens. Les paronymes peuvent donner lieu à quelques répliques amusantes comme celles-ci :

Un Normand étant en voyage, s'était arrêté dans une auberge, où après avoir fait maigre chère, on lui présenta un mémoire assez considérable ; après quelques débats, il fut obligé de le solder. Comme il allait monter à cheval, l'aubergiste lui dit :

—Monsieur, afin de ne conserver de part et d'autre, aucune rancune, nous allons boire ensemble le vin de "l'étrier".

—Volontiers, reprit le Normand, j'ai seulement à vous faire observer que, sans doute, vous vous trompez que vous voulez dire le vin de "l'étrillé".

Et cet autre :

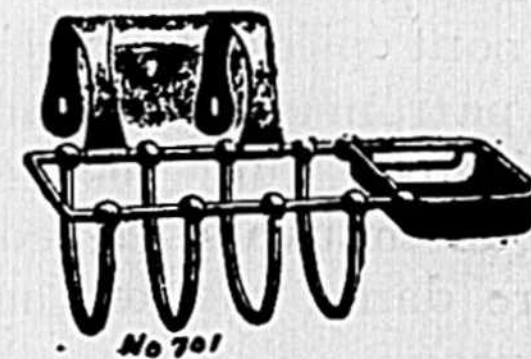
Le pape Ganganelli étant tombé de cheval dans une cérémonie publique, chacun s'empressa autour de sa personne, et ses courtisans témoignèrent beaucoup de crainte qu'il ne se fût fait mal.

—Ne craignez rien, dit le Saint-Père, il n'y a aucune "contusion", mais seulement un peu de "confusion".

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

Accessoires de Luxe
EN NICKEL

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches. Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

L. J. A. SURVEYER,
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig.

MONTREAL

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

(Suite)

“Ce besoin inassouvi de voir, de sentir, de me développer de la vraie manière, en vivant, me ramène à la prière que je voulais vous adresser. Les vacances sont proches. Tandis que d'autres rejoindront leur famille, je me sentirai une fois de plus seule, si seule, réduite à m'occuper des rares élèves étrangères qui ne sortent pas. Si, dans votre entourage, il se trouvait une famille qui voulût recevoir pour ces deux mois d'été une gouvernante, une dame de compagnie, que sais-je? et l'emmenier hors de Paris en échange de ses loyaux services, parlez de moi. Vous me connaissez aussi bien, peut-être mieux que je ne me connais moi-même. Vous savez, j'espère, que je ne suis pas incapable de dévouement. Mon ambition serait d'assister, fût-ce de la coulisse, au spectacle du monde. La routine, le règlement, la monotonie des jours, je voudrais secouer tout cela. Par exemple, une dame agréable et bienveillante qui me prendrait pour lectrice, pour secrétaire... Oh! entendre quelques conversations entre gens qui pensent, voir autre chose que l'alignement des bancs dans la classe, le réfectoire où l'on fait silence pour écouter une lecture inepte, la cour plantée où j'ai à surveiller le croquet, le jardin aux allées droites où je sais que mes promenades solitaires sont épiées d'un œil attentif par la patronne, si recommandable d'ailleurs, qui me soupçonne d'avoir un mauvais esprit! Pensez-y, chère dame, ajoutez cette faveur à beaucoup d'autres, n'abandonnez pas celle que vous appelez si affectueusement votre petite France.”

Une larme tomba brûlante sur les derniers mots, une larme arrachée par la pitié que Françoise avait d'elle-même. Combien fallait-il qu'elle eût souffert, pour solliciter, non pas seulement le pardon, mais le retour des bonnes grâces de sa bienfaitrice! Jamais, après une longue famine, elle n'avait ressenti plus impérieusement le besoin d'un peu d'affection. Un mouvement irrésistible la porta vers deux portraits placés près de son lit, sur une étagère; elle les interrogea, les supplia des yeux. L'un de ces portraits représentait un petit homme sec en habit bourgeois, mal coupés; la photographie ne dissimulait rien, tout au contraire, de la gaucherie de l'attitude, ni de l'expression morose du visage assez commun. Françoise soupira en le regardant. Elle s'en voulait de songer que, vivant, il aurait eu si peu de pensées en commun avec elle. Ces lèvres au pli amer semblaient ne répéter qu'un mot; toujours le même, un reproche: “Ce qu'il fallait pour me satisfaire, c'était d'entrer au moins à Fontenay!”

L'autre cadre beaucoup plus grand, en fausse écaille, comme on en vend dans les foires de village, enchâssait un daguerréotype qui semblait remonter à l'enfance du genre. Lorsque, après plusieurs essais infructueux, on arrivait, l'ayant mis dans le jour voulu, à y distinguer autre chose que son propre visage reflété dans un affreux miroir, on reconnaissait vaguement la silhouette informe d'un couple de paysans: l'homme robuste, en blouse, sa large face imberbe épanouie par un honnête sourire; la femme toute menue, le front pris dans un petit bonnet tou-

rangeau à dentelle plate, tous les deux se tenant la main, des mains noueuses et déformées, durcies par le travail des champs. Avec élan, l'anglaise embrassa ses chers vieux, comme elle les nommait. Elle n'avait point connu sa mère, morte quand elle était toute petite, mais ses grands-parents, qui s'étaient alors chargés d'elle et ne l'avaient plus tard rendue qu'à regret, lui représentaient l'idéal d'un bon ménage, c'est-à-dire du vrai bonheur. Ils appartenaient à des temps évanouis. Leur foi était simple. Elle se les rappelait, lui, l'aïeul en cheveux blancs, un peu voûté, suivant, un cierge à la main, les belles processions de la Fête-Dieu; elle, la grand-mère ridée comme une pomme d'hiver, et chantant chaque dimanche aux Vêpres d'une voix chevrotante, ses lunettes plantées au bout d'un nez pointu. Et Françoise se souvenait d'avoir prié auprès d'eux, avec eux; l'habitude un peu machinale lui en était restée. En vain, ses anciennes compagnes s'étaient-elles vantées, en grand nombre, d'avoir eu, au seuil de l'École normale, ce qu'elles appelaient leur nuit de Jouffroy, la crise inévitable qui dégage à tout jamais des anciennes croyances la pensée affranchie. Si ébranlée que fût chez elle la foi des premières années, Françoise, s'y réfugiait encore obstinément; elle la gardait comme elle eût gardé, en l'abritant de la main, une petite flamme vacillante. Au plus profond d'elle-même elle sentait l'héritage solide de longues générations de paysans qui ne savaient pas lire. A quoi sert de savoir pour perdre l'espérance! De quel secours est l'exercice de la simple raison, quand le cœur saigne oppressé sous le poids de l'isolement? Quoiqu'elle perçut avec non moins de netteté douloureuse l'abîme que creuse la différence d'éducation entre ceux qui s'aiment le plus, Françoise se blottissait toujours par le souvenir, — comme elle faisait jadis en réalité à l'église du village, dans le vieux banc de bois noirci, — tout contre les grands-parents qui lui recommandaient naïvement d'aimer le bon Dieu.

Aimer le bon Dieu... Ce n'était pas assez pour satisfaire la sévère orthodoxie de mademoiselle Delapalme. Celle-ci lui reprochait des hardiesses dangereuses, un individualisme exagéré, auquel, de sa main autoritaire, elle mettait bon ordre, ne lui laissant aucune liberté de parole ni d'action. Former des âmes et des intelligences, c'eût été beau... Mais les limites d'une étroite routine enserraient Françoise, la paralysaient. Chaque fois qu'au cours de son enseignement elle avait émis des idées personnelles, mademoiselle Delapalme s'était hâtée de l'avertir qu'elle eût à rentrer dans le programme. De sorte que la pauvre fille avait bon gré mal gré réduit son idéal au rang de labeur monotone, tout juste suffisant pour gagner le pain de chaque jour.

En y songeant, Françoise poussa un long soupir qui appelait à son aide la Providence... une Providence singulièrement humaine, celle devant qui, tout à l'heure, la plume à la main, elle humiliait son orgueil. Elle revint vers la table où séchaient quatre grandes feuilles d'une écriture plus lisible et plus serrée à la fois que le sont d'ordinaire les écritures de femmes, une écriture un peu ronde, caractéristique de l'ordre et de la volonté qui étaient en effet ses qualités dominantes. Elle relut sa lettre en se demandant si celle qui la recevrait agréerait sa demande (déguisée par discrétion) de la prendre momentanément chez elle. Des vacances, de vraies vacances! Son cœur battit très fort à cet espoir, et elle traça sur l'enveloppe le nom de la comtesse Herbert de Fierbois, avec les sentiments de gratitude et de respect que ce nom lui inspirait toujours. D'autres pouvaient sourire en l'associant à quelques ridicules, mais Françoise n'était pas de ceux-là; quand elle aimait, c'était avec enthousiasme. La critique éclairée, impartiale et de sang-froid dont ses maîtres lui avaient appris à se servir n'intervenait jamais en pareil cas. Sans doute, les travers si apparents chez cette noble amie ne lui échappaient pas tout à fait, mais elle les attribuait au monde, au grand

monde, qu'elle ne connaissait que par ce seul échantillon. L'aristocratie de madame de Fierbois était-elle bien réelle? On va le voir.

Française par son mariage, elle était Américaine d'origine, une de ces Américaines voyageuses dont la jeunesse se passe à parcourir le globe avec une hâte fiévreuse. Elle s'était cependant arrêtée, beaucoup arrêtée à Paris, et y avait rencontré tardivement l'époux de ses rêves. Miss Aurora Baumann, fille orpheline d'un richissime industriel de Chicago et aussi mal pourvue sous le rapport de la beauté qu'elle était favorisée quant à la fortune, avait jusqu'à quarante ans gardé le célibat. Dans son pays, où la dot ne décide guère du rapide placement des jeunes filles, elle ne trouvait point d'adorateurs, et elle voulait être adorée; d'autre part, les hommages qui, en Europe, s'étaient échelonnés sur sa route ne lui avaient jamais paru suffisamment

A grands maux, simple remède

Chacun sait ce qu'il en coûte si les fonctions des voies digestives sont entravées par la constipation.

Toute une partie — la plus grosse part — de notre fragile machine humaine se détraque. C'est désormais le désordre le plus inquiétant et le plus douloureux. Le retentissement sur notre organisme de l'arrêt ou simplement du ralentissement de la digestion est énorme. Qui ne l'a observé un jour pour en avoir été victime! Migraines, embarras gastrique occasionné par la constipation, insomnie, inappétence, fièvre, congestion, et tout ce qui s'en suit.

Cependant, rien n'est si simple que de parer à toutes ces désastreuses conséquences. Il suffit tout simplement de faire usage des merveilleux GRANULES LACHANCE, dont la réputation est bien connue et dont on peut dire qu'ils sont le vrai remède à de si nombreux maux.

En vente partout en flacons de 25 cents.

Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.

désintéressés. C'est à elle qu'un certain marquis de la vieille roche, qu'elle voulait réduire à de gros revenus tout en gardant entre ses mains l'administration du capital, répondit avec une fierté laconique d'assez mauvais aloi, mais qui ne manquait pas de panache: "Trop pour un intendant; pas assez pour un mari." Après cette leçon, les méfiances de miss Baumann ne devaient se laisser endormir qu'à grand'peine. Pour cela, il fallut la passion, une passion aveugle comme elle l'est souvent chez les vierges vieillissantes, dont sut l'enflammer un certain Karl Herbert, plus jeune qu'elle d'une douzaine d'années et dont on ne parlait guère sans accoler à son nom l'épithète de beau. Les étrangères font généralement grand cas des Apollons et des Antinoüs.

Il ne manquait à Karl Herbert que des titres de noblesse, si modestes qu'ils fussent, pour réunir toutes les séductions. Mais bientôt il ne lui manqua plus rien. Ce garçon avisé donna le change à sa conquête américaine en lui prouvant que le nom d'Herbert, corruption de Cherebert, était celui d'un descendant des comtes de Laon, non pas en ligne directe et légitime sans doute; mais, à cette époque reculée, les lois du mariage étaient encore trop mal établies pour que les fils naturels fussent frappés de disgrâce: en dépit d'un christianisme de fraîche date, les mœurs restaient païennes par beaucoup de côtés. Miss Baumann le comprit aisément, elle admit sans contester qu'Herbert descendit d'un homonyme illustre, père de Berthe au grand pied, aïeul de Charlemagne. Un arbre généalogique luxueusement enluminé sur parchemin en faisait foi. Quant à la couronne qui décorait ses cartes de visite, il la tenait du Pape, à moins qu'il ne l'eût simplement commandée chez le graveur. La nouvelle comtesse fit reproduire cette couronne sur les moindres objets à son usage. Et comment se serait-elle refusée à racheter le château de Fierbois qui passait pour avoir appartenu aux lointains ancêtres de son mari?

On ne sait jusqu'où serait allée l'habileté du bel Herbert de Fierbois s'il ne fût mort peu de temps après le mariage qui lui apportait des millions. Il périt victime d'une chute de cheval dans une chasse à courre. Peut-être, somme toute, ne fut-il jamais mieux inspiré que ce jour-là, car, ayant disparu avant l'heure inévitable de la désillusion, il put laisser à sa femme des souvenirs sans nuage. Elle transforma en légende les quelques mois de bonheur que l'amour ou son semblant lui avait donnés. La forteresse, intérieurement modernisée, sur les créneaux de laquelle une lune de miel fugitive avait lui, devint par excellence le monument consacré à une chère mémoire. Les visiteurs étrangers, admis à certains jours

comme ils le sont dans tous les châteaux historiques, peuvent y remarquer aujourd'hui encore que les meubles portent des armes quasi royales dont l'origine va se perdre dans les ténèbres du moyen âge. Les tentures, les étoffes semblent dérobées aux trésors d'une sacristie, tant y contribuent les chasubles et les bannières archaïquement brodées. Des retables d'autel, de précieux triptyques donnent aux salons un air d'église autant que de musée. Cependant, par un de ces contrastes qui font l'originalité de son caractère, madame de Fierbois, restée protestante et républicaine, n'est conservatrice qu'au point de vue esthétique pour accaparer pêle-mêle tout ce qu'elle appelle les chères vieilleries de l'ancien mon-

de. Quant à les reconnaître avec discernement, elle en serait incapable, et cette ignorance fait d'elle depuis son veuvage, la proie des brocanteurs. Ils lui ont fourni une collection historique plus ou moins apocryphe où une botte de Jeanne d'Arc côtoie la carmagnole que le Dauphin portait au Temple. Avec cela, partie en guerre contre les superstitions quelles qu'elles soient, réclamant pour la femme tous les droits les plus étendus, l'exercice des fonctions de l'Etat, la gestion par elle des intérêts généraux, la loi d'égalité entre les sexes, et d'abord l'éducation supérieure des jeunes filles enfin libérées, virilisées!

(à suivre)

L'Assurance et la Femme

Je vous ai expliqué ce qu'était l'assurance sans bénéfices et l'assurance avec bénéfices, voyons, maintenant, ce que sont les dotations.

Ce sont celles qui permettent de toucher l'argent du vivant de l'assuré, au bout d'un certain nombre d'années.

Par exemple, vous vous assurez pour toucher un certain montant au bout de dix ans; si dans cet intervalle, vous mourrez, vos héritiers auront cet argent; si vous vivez jusqu'à là, alors, vous retirez vous-même l'argent pour l'appliquer où bon vous semble. Ces assurances sont on ne peut plus commodes dans le cas des enfants ou des gens mariés.

Une mère fait assurer son enfant pour quelques milliers de piastres. Elle prend une police à dotations qui lui permettra de retirer cet argent quand son enfant aura vingt ans. N'est-ce pas qu'elle sera bien contente au moment où son fils doit s'établir, à la veille d'entrer dans la carrière qu'il s'est choisie, d'avoir un peu d'argent pour s'établir, et de se voir ainsi épargné des débuts si difficiles, si pénibles souvent?

Et si c'est une célibataire et qu'elle n'a personne à qui léguer son argent. Eh bien, la police à dotations vient à point pour lui assurer l'usage de ses économies, de son propre argent, en un mot.

Voilà encore un des nombreux avantages qu'offre La Sauvegarde, Compagnie d'Assurance-Vie. Elle a ses bureaux à 7. Place d'Armes. Cette assurance est un bienfait pour les dames qui peinent et qui travaillent.

LADY BUSINESS.



Aux Chères Lectrices de ce Journal

MÈRES DE FAMILLE, JEUNES FEMMES.

Vous qui êtes Anémiques, Débilitées par les fatigues de la Famille; dont les forces s'épuisent journellement. Fortifiez vos nerfs, vos muscles, régénérez votre constitution pour éviter la Neurasthénie.

POUR VOS CHERS MIGNONS

Vous favoriserez la période de la croissance, la formation des os, des articulations, détournant la Coxalgie, et la déviation des membres.

JEUNES FILLES CHLOROTIQUES, aux couleurs PALES

Ne vous laissez pas abattre par les intempéries, au moment de ces grandes chaleurs qui vous rendent faibles, dyspeptiques, apathiques.

Rappelez-vous toutes que LE VIN PHOSPHATE AU QUINQUINA DES RR. PP. TRAPPISTES d'Oka

est le seul remède reconnu contenant les principes vitaux redonnant, la vigueur, la Force, la Santé.

En vente partout,

Se défier des Imitations

Seuls dépositaires pour le Canada 5 PLACE ROYALE, MONTREAL

MOTARD, FILS & SENEAL

Aux Etats-Unis: Rouse's Point Provinces N.O. Calgary, Alberta

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA CARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TOTONTO, CHICAGO, b9.30 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a9.40 a.m., c10.00 a.m.,
b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25
p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a9.40 a.m., 9.40
p. m.

DE LA CARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m.,
b6.10 p.m., a11.30 p.m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b5.45 p.m.
JOLIETTE, b8.00 a.m., a8.55 a.m., (1) 2.20
p.m., b5.20 p.m.
ST-GABRIEL, a8.55 a.m., (I) 2.20 p.m.,
b5.20 p.m.
STE-AGATHE, b8.45 a.m., (s) 9.15 a.m.,
(I) 1.25 p.m., b4.30 p.m., b5.35 p.m.
LABELLE, R9.00, b5.00 p.m., (I) 1.25 p.m.
b4.30 p.m.

(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanches. (R) Mardi et jeudi seulement. (c)
Dimanche seulement. (d) Quotidien, excepté le
samedi. (I) Samedi seulement.

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales
dans les provinces du Manitoba ou du
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut
être inscrite par toute personne qui est l'u-
nique chef d'une famille, ou tout homme
âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un
quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne
au bureau local des terres pour le district
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les
conditions requises d'après l'un des systè-
mes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins
et la culture de la terre chaque année, pen-
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père
est décédé) du homesteader réside sur une
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,
la condition de résidence sera remplie si la
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la
terre possédée par lui dans le voisinage de
son homestead, la condition de résidence se-
ra remplie par le fait de sa résidence sur
la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être
donné au Commissaire des terres fédérales
à Ottawa, de l'intention de demander une
patente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B. — La publication non autorisée de
cette annonce ne sera pas payée.

MADAME! MADAMOISELLE!

LISEZ CECI

MONTREAL MODE transformé en magazine mensuel
2 patrons gratuits avec chaque No [le seul magazine de
mode en français publié au Canada] comprenant :

68 pages de texte, 100 modèles de toilettes

2 PATRONS GRATUITS

AVIS. Sur réception de 10c, il sera adressé à toute per-
sonne qui en fera la demande un numéro spécimen.

Adresse : MONTREAL MODE, MONTREAL, CANADA.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un com-
plément indispensable à votre
nouvelle toilette,
Gants chevreau en toutes lon-
gueurs. Spécialité de GANTS
PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

Chroniques du lundi

PAR

FRANCOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35 cents
A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877
rue Ste-Catherine, Montréal.

QUÉRY FRÈRES Photographes

1854 Ste-Catherine. Montreal



SPECIALISTE

BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT

D'OPTIQUE

EXAMEN
DES YEUX GRATIS
144 Est STE-CATHERINE

Coin Ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant
et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX
ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir,
de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars
Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents
par piastre pour tout achat en lunetterie.
Pas d'agents sur le chemin pour notre maison
responsable.

La Femme Contemporaine

REVUE INTERNATIONALE DES
INTERETS FEMININS

Synthèse des Oeuvres, des Idées,
des Choses d'Art qui, dans l'ordre
intellectuel, moral ou religieux, peu-
vent servir à l'utile évolution de la
femme contemporaine, au triple
point de vue individuel, familial et
social.

P. LETHIELLEUX,
Libraire-éditeur,
22 rue Cusette, Paris.

Journal des Demoiselles

—ET—

Petit Courrier des Dames

REVUE DE LA JEUNE FILLE ET
DE LA FEMME

Edition bi-mensuelle.

Directeurs: R. Thiéry, Ch. Gichard.
52, Rue SAINT-GEORGES, PARIS

ANGELINE de MONTBRUN

PAR

LAURE CONAN

3ième et nouvelle édition,

REVUE ET CORRIGÉE

Prix - - - 75 cts

S'adresser à :

LAURE CONAN,
MALBAIE (Charlevoix)

Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dysenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE ;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUEES ;

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES.

Prix 25 cents.

A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUK

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir. STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents.

STANTON'S PAIN RELIEF. — Aucun voyageur, aucun touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

Son effet est prompt et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c

.. LES VERS ..

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

Le remède a la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait. Prix, 25c la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can

Voulez-vous ?

Voulez-vous des meubles de salle à manger, élégants et durables ?

Voulez-vous des meubles de toutes sortes, de tous genres, dans les bois les meilleurs, les plus beaux et aux prix les plus bas ?

Allez chez :



Voulez-vous ?

Voulez-vous des Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

**Tapis Turcs,
Rideaux,
Etc.,**

Allez chez :

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

Le Sourmalin

INSTRUMENT INVISIBLE POUR LA RESTITUTION
DU SENS AUDITIF

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes.

Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin.

En vente chez les principaux pharmaciens